

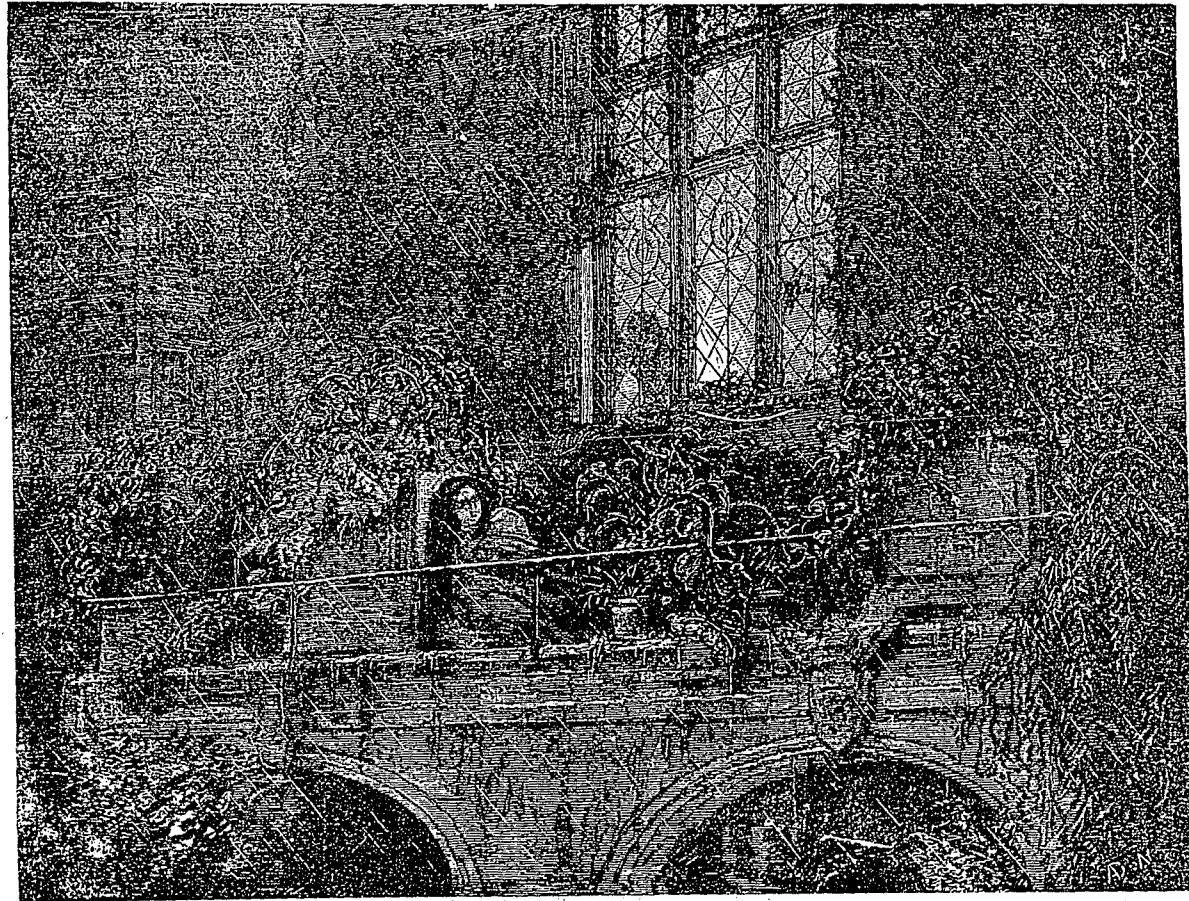
plaçai par un jupon de flanelle brune. Je jetai par-dessus ma pelisse de voyage, en étoffe noire, dont je ramenai le capuchon sur ma tête.

Le soir, dans ma toilette habillée, je tenais au moins la place de trois hommes. Vêtue comme je l'étais maintenant, et quand je serrais contre mon corps ma frêle et souple enveloppe, aucun homme n'aurait pu, comme moi, se faufiler dans les moindres interstices. Ce point était fort essentiel, à cause du très-petit espace qui, sur le toit de la verandah, existait entre les caisses à fleurs d'un côté, de l'autre la muraille et les fenêtres du château. Si je venais à renverser quelque chose, à faire le moindre bruit, qui pouvait prévoir les suites d'un tel accident.

Je ne pris que le temps de placer la boîte d'allumettes près du flambeau que je soufflai ensuite, et je rentrai à tâtons dans mon boudoir. J'en fermai la porte au verrou, comme j'avais déjà fait pour ma chambre à coucher ; — et alors, me laissant tranquillement aller à l'extérieur de la fenêtre, je posai mes pieds, avec précaution sur le toit plombé de la verandah.

Mes deux chambres étaient à l'extrémité intérieure de l'aile nouvellement ajoutée au château, de celle-là même que nous habitions tous ; et j'avais à passer devant cinq fenêtres, avant d'atteindre le poste qu'il fallait occuper, immédiatement au-dessus de la bibliothèque. La première fenêtre était celle d'une chambre d'ami, pour le moment inoccupée. La seconde et la troisième étaient celles de la chambre de Laura. La quatrième éclairait la chambre de sir Percival ; la cinquième celle de la comtesse. Les autres, devant lesquelles je n'avais pas besoin de passer, appartenaient au cabinet de toilette du comte, à la chambre de bains, et à une seconde chambre d'ami, vide comme l'autre.

Aucun bruit n'arrivait à mes oreilles, et l'obscurité de la nuit, lorsque je me



L'ombre de madame Fosco se dessina sur la fenêtre lumineuse.

(page 360)

trouvai debout sur la verandah, m'enveloppait de tous côtés, si ce n'est à l'endroit où donnait la fenêtre de madame Fosco. Là, juste au-dessus de la bibliothèque, juste au point où j'avais compté m'aller tapir, tombait un rayon de lumière. La comtesse n'était pas encore couchée.

Il était trop tard pour reculer ; et je n'avais pas le temps d'attendre. Je résolus d'aller en avant, à tous risques et périls, me fiant, pour me tirer d'affaire, à ma prudence et à l'obscurité de la nuit. — C'est pour Laura ! me disais-je, en faisant mon premier pas sur le toit, d'une

main serrant ma pelisse contre moi, et tâtonnant de l'autre contre le mur du château. Il valait mieux, en effet, me frotter à cette muraille sourde, que courir le risque de heurter les caisses à fleurs rangées de l'autre côté, à quelques pouces de moi.